Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

124-125 | 2011

Les rapports de sexe sont-ils solubles dans le genre ?

Genre : un concept désormais inutile

Is Gender still a useful concept?

Amalia Signorelli

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5262>

DOI : 10.4000/jda.5262

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2011

Pagination : 25-48

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Amalia Signorelli, « Genre : un concept désormais inutile », *Journal des anthropologues* [En ligne], 124-125 | 2011, mis en ligne le 01 mai 2013, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5262> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.5262>

GENRE : UN CONCEPT DÉSORMAIS INUTILE

Amalia SIGNORELLI*

J'ai été sollicitée pour reprendre de façon critique la notion de « genre » dans trois types de faits. Selon les règles d'une bonne pratique de l'anthropologie¹, je considère ces faits comme des données venant d'un terrain de recherche. Il s'agit, bien sûr, d'un terrain un peu particulier puisque les informations sont tirées d'une observation directe via les médias et concernent des nouvelles parfois locales, parfois mondiales ; bref, un terrain postmoderne, mais, tout de même, très utile pour l'exploration anthropologique.

Les trois types de faits qui m'ont sollicitée peuvent être ainsi résumés : la crise théorique évidente (souvent autoproclamée) des mouvements féministes ; les formes courantes, en Occident, des pratiques qui visent à obtenir la soi-disant égalité des chances ; enfin, l'actuelle configuration des rôles sociaux et politiques dans

* Facoltà di Sociologia – Università di Roma La Sapienza, via Salaria 113
00198 Roma

Courriel : amasignorelli@libero.it

¹ L'analyse anthropologique que je propose est orientée par la conception dynamique d'inspiration historique et conflictuelle des processus culturels qui en Italie a caractérisé la pensée d'Ernesto De Martino (sous l'influence de Gramsci) et qui n'est pas trop éloignée des orientations de l'anthropologie dynamiste française et des théories de Pierre Bourdieu. En particulier, sans négliger les contributions des théories de l'interprétation, du déconstructionisme, de la sémiologie, des *cultural studies*, mon hypothèse est qu'aucun processus culturel ne peut être analysé sans tenir compte, à chaque fois, des conditions matérielles et des liens économiques et politiques de la production culturelle.

l'imaginaire collectif et dans les pratiques quotidiennes en Italie au cours des trois dernières décennies à partir des années 1980.

Je vais résumer quelques-uns des faits auxquels je me réfère.

Les concepts, les valeurs et les revendications des mouvements féministes des années 1970 sont souvent entrés dans les mentalités et font partie de la communication sociale, du moins dans les pays occidentaux ; cependant, j'ai l'impression qu'il s'agit de versions simplifiées ou même déformées. En effet, du moins dans les pays occidentaux, le parcours des femmes vers la libération de la domination masculine a marqué un temps d'arrêt ; arrêt qui, en Italie ou aux États-Unis, par exemple, ressemble à une véritable régression. On a pu parler de l'héritage féministe (idées, théories, pratiques) comme d'un « héritage sans testament ». L'expression, forgée par René Char, a été reprise par Françoise Collin (2001) pour résumer le fait que « les premières féministes transmettent aux femmes d'aujourd'hui un héritage important » mais « cet héritage exige, au-delà de sa conservation, une nouvelle initiative par celles qui le reçoivent » (*ibid.* : 22), sinon il reste inerte. Aujourd'hui, au contraire, un sens commun hégémonique et arrogant considère les revendications des années 1970 comme dépassées, déjà réalisées et même corrigées et améliorées ; de plus, les concepts qu'exprimaient ces revendications apparaissent aujourd'hui désuets ou ayant changé de sens, du fait d'usages qui à l'époque auraient pu sembler impropres et déformés.

Le deuxième groupe de faits se réfère à l'utilisation actuelle du terme « genre » dans le domaine des politiques d'égalité des chances et des quotas réservés aux femmes. Dans ce contexte, les caractéristiques des genres sont regardées sinon comme congénitales, du moins comme incontestables. On ne considère ni le problème de leur origine ni celui de leur changement potentiel. En effet, les mesures prônées se proposent de modérer en aval les éventuels effets de limitation ou d'exclusion qui peuvent frapper les sujets sociaux porteurs des caractéristiques mentionnées. En amont, les mécanismes sociaux d'incorporation des caractéristiques des genres sont fondamentalement (et parfois radicalement) exclus du cadre des mesures adoptées. De cette façon, la réalité des genres a

été intégrée dans une philosophie et une pratique sociale de la réduction du dommage plutôt que dans celle d'une critique structurelle du système social. Paradoxalement, le même concept de genre, qui devait être une arme puissante contre les conceptions déterministes et fixistes des appartenances sexuelles, paraît être devenu, au moins dans l'usage courant, une étiquette qui sert à cataloguer les diverses formes de l'appartenance au genre : féminin, masculin, *gay*, lesbien, bisex, transex, *queer*, etc. Certes, aujourd'hui la série des appartenances sexuelles est plus ouverte que les deux formes d'appartenance reconnues officiellement dans les sociétés occidentales au cours des années 1970 ; mais l'usage d'étiquettes implique la construction d'une typologie. Les types y sont implicitement (mais nécessairement) conçus comme permanents, parce qu'ils doivent être reconnaissables pour être employés au niveau social ; de cette manière, la typologie devient ordonnatrice des représentations de soi-même en public et de l'assignation des rôles et des statuts. De plus, au nom de l'impératif ambigu du *politically correct*, qui souvent consiste à faire coïncider l'« être » avec le « devoir être » par des manipulations linguistiques, cette typologie et cette terminologie sont justifiées parce que l'on pense qu'elles ont le mérite d'être neutres et de ne pas favoriser l'expression de jugements de valeur sur les diverses appartenances de genre. Pourtant, il faut tenir compte du fait qu'en éliminant le risque de l'explicitation du jugement de valeur du locuteur, on supprime tout renvoi aux dissymétries entre les genres. Ces dissymétries sont importantes parce qu'elles sont constitutives des systèmes sociaux (au moins de ceux que l'on connaît)². On assiste à une sorte de convergence conventionnelle des jugements de valeurs, qui souvent se traduit en dispositions juridiques et administratives stipulant que l'appartenance de genre ne doit pas faire l'objet de pratiques de persécution, discrimination ou

² Il faut souligner qu'aujourd'hui la définition de « deuxième sexe », qui fixe explicitement une hiérarchie, est encore exempte de cette ambiguïté faite passée pour neutralité ; de plus, elle contribue à mettre au point la pensée de Simone de Beauvoir.

stigmatisation des individus ; mais le risque de cette généralisation est de passer sous silence les causes des obstacles concrets rencontrés par celui qui veut vivre son appartenance de genre, ou pire encore, en changer ou l'alterner.

La situation actuelle des femmes en Italie semble donner un exemple significatif de cette double série de faits. L'Italie est un pays où la Constitution républicaine de 1948 amendée ensuite par quelques lois – la plupart obtenues grâce aux luttes des femmes durant les années 1970 – reconnaît aux femmes la totale et complète égalité de droits et de devoirs avec les hommes. En même temps, l'Italie a été récemment définie comme « le pays le plus machiste d'Europe » (Soffici, 2010 : 191). Ce n'est pas pour rien. D'après le rapport commandé en mai 2009 par l'OCDE³, cité par Soffici même, les hommes italiens jouissent chaque jour en moyenne de « 81 minutes et demie de temps libre en plus par rapport aux femmes », battant indiscutablement les hommes des autres pays considérés, Mexique et Japon inclus. Ils détiennent aussi le record européen du plus faible nombre d'heures consacrées aux travaux domestiques et à la garde des enfants, tandis que le modèle de l'État providence mis en place en Italie offre très peu de services permettant de réduire les tâches qui incombent aux femmes. Mais ce n'est pas tout. Le taux de chômage des jeunes femmes est le plus élevé du pays (environ 30%), même si aujourd'hui elles sont plus instruites (les filles réussissent mieux à l'école que les garçons du même âge), leurs salaires sont en moyenne d'un quart à un tiers plus bas que ceux des hommes ; le préjudice subi en terme de carrière et notamment pendant le congé de maternité (obligatoire selon la loi) est évident et prouvé statistiquement ; la résistance des hommes à bénéficier des congés de paternité (accordés selon la loi après demande) est aussi démontrée par les statistiques ; les femmes qui ont un travail abandonnent leur emploi après la naissance du premier enfant, ou après le second dans 50% des cas ; le « plafond de verre » rend, dans toutes les carrières, la réalisation professionnelle très difficile

³ Cf. Istituto Nazionale di Statistica (2009).

pour les femmes ; on en trouve confirmation dans la présence insuffisante des femmes au Parlement où, le 12 octobre 2005, la proposition de fixer un quota de 25% de femmes, dans les listes électorales, présentée par un ministre femme a été rejetée par le parti de la même ministre (Soffici, 2010).

Depuis plusieurs années les femmes italiennes n'organisent plus de protestations collectives ou d'actions politiques contre ce *statu quo*. Au contraire, dans l'imaginaire collectif, c'est un nouveau modèle de femme qui paraît être devenu dominant. Ce modèle est publiquement apprécié par le Premier ministre Berlusconi, mais aussi par beaucoup d'hommes et de femmes de son entourage ; en outre, les chaînes des télévisions privées appartenant au Premier ministre et les chaînes appartenant à l'État contrôlées par Berlusconi, grâce aux lois complaisantes et aux coutumes contestables des Italiens, plébiscitent la « nouvelle femme » en en diffusant le modèle. Je vais donner des exemples concernant le style du Premier ministre par rapport au genre féminin⁴.

Dans les manifestations publiques nationales et internationales, Monsieur Berlusconi montre régulièrement un intérêt d'ordre sexuel envers les femmes, présentes et absentes ; dans ces mêmes circonstances il se vante de ses succès ou exprime ses intentions à venir. Il fait sans cesse des observations sur la mine et sur la grâce des femmes présentes ; il lui arrive même de demander, en public, des numéros de téléphone ; il fait allusion, plus ou moins explicitement, à ses intentions ; il invite les autres

⁴ Sur ce sujet, la liste des cas est extrêmement riche et m'a contrainte à une sélection drastique. Les épisodes auxquels je me réfère dans le texte et dont Monsieur Berlusconi est le protagoniste, ont été diffusés par la presse quotidienne. Étant donné qu'ils sont très nombreux, citer au moins une source journalistique pour chacun d'entre eux aurait alourdi le texte en le rendant presque illisible. Bien sûr, je possède cette documentation. Aux sujets de la traite et du marché international du sexe, je signale l'essai de Lim Len Lean (2010) qui donne des références actualisées sur les données réunies et les politiques adoptées par les grands organismes internationaux, de l'ILO à l'UNICEF jusqu'à la Croix Rouge, Amnesty International et Save the Children.

hommes à imiter ses postures. Ces attitudes se répètent chaque fois que le Premier ministre remarque une femme désirable au milieu du public présent à ses sorties. L'esprit de ses « historiettes » (devenues désormais célèbres), intégrées dans ses discours politiques, dans ses interviews ou dans les réponses aux questions des journalistes, se traduit régulièrement par des clignements d'yeux et des sous-entendus triviaux ou carrément obscènes, qui révèlent les conceptions et les pratiques prédatrices de la masculinité à l'égard d'une humanité féminine passive et soumise. Berlusconi fit encore mieux. Durant une visite officielle en Albanie, célébrant l'amitié et la collaboration entre les deux pays, il a invité le chef d'État albanais à ne plus envoyer en Italie que des bateaux chargés non pas d'immigrés, mais de belles filles. En vérité, spécialistes, opérateurs sociaux et investigations judiciaires ont éclairé l'origine de la « marchandise » chargée dans ces bateaux ; pour les organismes internationaux, il s'agit de traite et de nouvel esclavage. Je cite un autre épisode, qui ne fait pas partie du registre des expressions innombrables qu'il considère comme galantes ; il s'agit d'un conseil paternel donné à une jeune femme. Celle-ci était en train de lui exposer les conditions dramatiques en termes de perspectives de vie qui attendent les jeunes en Italie, et en particulier les jeunes femmes qui obtiennent seulement des emplois précaires et mal payés ; il lui a proposé la solution de se marier avec le fils d'un milliardaire, étant donné qu'elle était jeune et attrayante. Selon le Premier ministre une femme n'aurait pas le droit d'avoir un travail qui lui garantisse l'indépendance, l'autonomie et la dignité. Le mariage conseillé par Berlusconi est celui que Bertrand Russel et, avant lui, John Stuart Mill considéraient comme une forme de prostitution légalisée. Mais, alors que ces deux auteurs considéraient la situation comme déplorable, pour le Premier ministre il s'agit d'une solution souhaitable.

Comment peut-on définir les « performances » de Silvio Berlusconi ? Mais surtout, comment peut-on les interpréter par rapport à sa vision du monde et à sa mentalité ? Les comportements de Berlusconi en matière de femmes et de sexe ne sont ni intemporels ni incongrus : ils sont constants et cohérents. Cela signifie

qu'ils ne naissent pas, par hasard, de circonstances occasionnelles, mais qu'ils s'enracinent dans une conception solide des femmes et de leur place dans le monde. C'est pour cette raison que j'arrive à supposer qu'il est totalement de bonne foi et que ses plaisanteries et ses conseils sont inspirés par d'authentiques convictions. La vision du monde de Berlusconi, néo-libre-échangiste convaincu, est une vision inspirée par le marché : d'après lui, tout ce qui se trouve dans le monde peut être transformé en marchandise, et ce n'est que lorsqu'une chose devient marchandise qu'elle peut acquérir une valeur et, par conséquent, entrer dans le marché. Le prix de marché équivaut pour Berlusconi à la mesure de la valeur. Il n'y a donc rien d'immoral ni d'illogique à ce qu'une femme considère son corps comme une marchandise et le vende pour en obtenir le prix le plus élevé possible. D'après cette conception du monde et de la vie, toutes les femmes sont, potentiellement, des prostituées ; mais Berlusconi n'y voit ni le signe d'une infériorité constitutive, ni l'expression d'une violence sociale faite aux femmes. Au contraire, le Premier ministre paraît absolument persuadé que savoir bien vendre son corps est une preuve d'autonomie et de liberté. De plus, les femmes seraient avantagées par rapport aux hommes, puisque le sexe féminin dispose d'un riche et solide marché de grande consommation. Dans cette perspective, l'égalité des chances existe d'emblée : il suffit de savoir l'exploiter ! Celle qui accomplira la meilleure « transaction commerciale » deviendra une figure emblématique de l'égalité des chances. En outre, Berlusconi, expert dans la gestion clientéliste des affaires publiques, entretient le doute (mais ses déclarations semblent avoir valeur de preuve) sur sa pratique d'exploitation des femmes dans une sorte de programme d'usage « monétaire » des charges publiques, dans le cadre d'un système fondé sur la logique traditionnelle du don : je te donne une chose parce que tu m'en as donné une. L'anthropologie dispose d'une bibliographie très riche sur les mécanismes de réciprocité opérés par l'institution culturelle du don/contre-don.

Si l'on prend acte de cette conception de la femme et de sa place dans le monde, il faut admettre aussi que Berlusconi n'est pas isolé. En effet, il paraît être porteur de valeurs partagées par un

grand nombre d'Italiens, appartenant à une majorité plus large que celle qui l'a élu.

Il faut donc analyser les valeurs des Italiens qui soutiennent Berlusconi. Une recherche récente, conduite par Sandra Puccini éloquentement intitulée *Nudi e crudi. Maschile e femminile nell'Italia di oggi*, met en lumière les mécanismes qui en Italie, au cours des vingt dernières années, ont favorisé l'émergence d'une nouvelle catégorie de femmes, influencée par le modèle de vie et de rapports humains que véhiculent les programmes télévisés. Ces modèles sont renforcés par d'autres canaux de communication qui vont de la publicité aux magazines féminins, de la littérature pour adolescents à la pornographie, en passant par les images de la mode. Cette nouvelle catégorie est composée par des femmes, jeunes et moins jeunes, convaincues que la beauté est la meilleure arme pour accéder au pouvoir. L'idée que le pouvoir et l'argent sont des marqueurs du succès n'est pas une nouveauté en Occident. Ce qui change ce sont les sujets et les rôles. Aujourd'hui, l'idée d'investir sur la beauté n'est pas imposée à l'intérieur de la famille, mais plutôt par la société entière et surtout par la communication de masse ; le mariage d'intérêt n'est plus le seul but, parce que le choix des carrières souhaitables et respectables (selon les critères actuels de la respectabilité...) s'est élargi : par exemple, parmi les possibilités il y a celle de devenir titulaire d'une charge publique de nature politique. Dans cette perspective, les jeunes femmes ont la gestion des décisions stratégiques qui concernent l'usage de leurs corps. Elles sont de véritables entrepreneures qui administrent le capital de leur corps en choisissant la cote du marché et en fixant le prix de « vente ». On peut donc dire qu'elles suivent le parcours d'émancipation suggéré par Berlusconi.

Dans cette logique, il faut repérer les hommes-cibles à qui ces filles s'adressent. La conception du sexe et des femmes qui guide les comportements de Silvio Berlusconi – et des Italiens qui lui ressemblent – n'est pas réductible aux clichés du machisme. Le machisme et l'autoperception féminine subalterne qui en découle sont des formes culturelles dynamiques, qui se transforment soit en s'adaptant aux changements sociaux, soit en les produisant. Dans ce

cas aussi on peut reconnaître des nouveautés remarquables. Les nouveaux comportements dominants semblent révéler les traits de ce que je m'aventure à définir comme « nouveau machisme ». Traditionnellement les hommes, lorsqu'ils se vantaient de la quantité et de la qualité de leurs comportements sexuels, faisaient étalage de leur prestance physique, de leurs ressources hormonales inépuisables, de l'incroyable puissance de leurs performances. Mais même intégrées dans une conception phallocentrique et phallocrate de l'éros, ces vantardises cachaient une relation très lointaine avec les anciens rites de fécondité et avec l'exaltation traditionnelle de la *valentia* des mâles garante de la survivance et de la prospérité du groupe. En effet, les vantardises étaient réservées aux mâles jeunes, alors que les hommes âgés qui jouissaient de la compagnie des femmes jeunes étaient très discrets, réservant leurs confidences à leur médecin ou à un intime. Au contraire, Silvio Berlusconi se vante publiquement de ses excellentes performances, sans par ailleurs nier le recours à des pilules miraculeuses. Cela paraît confirmer son système de valeurs : le fait de ne pas être un amant exceptionnel ne diminue pas la valeur de l'homme, pourvu qu'il ait de l'argent pour pouvoir le devenir. Les récents événements scandaleux (la visite en Italie de Mouammar Kadhafi et les partouzes) ont fait la preuve que ceux qui disposent d'un pouvoir d'achat illimité n'ont aucun mal à nier les obstacles qui limiteraient leurs prestations sexuelles.

En 1999, dans le deuxième volume de *The Information Age*, Manuel Castells définissait le mouvement féministe italien comme « the most potent and innovative mass feminist movement in the whole of Europe during the 1970 ». Aujourd'hui, trente ans après, la situation est celle que j'ai essayé de résumer. Que s'est-il passé ? Il est impossible de répondre à cette question de manière synthétique. Le risque est celui de la banaliser en lui trouvant des causes dans les effets pervers du néocapitalisme, du néolibre-échangisme, des mass media, de la globalisation. Le cas de l'Italie pose des questions d'intérêt anthropologico-culturel : est-ce que la crise (désormais reconnue) du patriarcat n'est pas en train de produire de nouvelles formes de domination masculine ? De façon

complémentaire, existe-t-il en Occident une condition féminine vraiment émancipée ? Ou plutôt les femmes ne sont-elles pas entraînées dans un processus qui attribue de nouvelles fonctions et des significations diverses aux formes de domination et de soumission déjà connues ?

Je crois qu'il faut chercher les réponses à ces questions dans une réflexion critique sur les concepts et les valeurs élaborés et mis en circulation par les femmes des mouvements des années 1970 et adoptés par les sociétés occidentales dans le milieu scientifique et politique pour gérer la condition féminine actuelle. Sans doute, le concept de « genre » est le plus répandu et utilisé. Je me demande si, dans le cas du « genre », la faiblesse théorique du concept n'a pas favorisé l'appauvrissement et le changement radical de sens que j'ai signalé au début de ce texte. Cette faiblesse théorique semble être originaire, puisqu'il s'agit d'un concept né autour d'une double mission de contestation et d'analyse, de revendication et de compréhension, d'autoélaboration et de autodéfinition, comme l'ont souligné Piccone Stella et Saraceno (1996). Théorique et politique en même temps, le concept de « genre » a été utilisé pour relier l'individuel et le collectif, les biographies et l'histoire, les spécificités et les caractéristiques communes des femmes ; mais aussi, implicitement ou explicitement, afin de mettre en marche des formes de mobilisation pour construire un monde différent pour les femmes. En outre, il faut prendre en considération que cette mobilisation n'avait pas des origines idéologiques, mais jaillissait du vécu de chaque femme, de la découverte (faite par les mouvements féministes) que l'individuel est un fait politique. Cette dialectique entre théorie et pratiques a été l'élément qui a le mieux mis en évidence la force et l'efficacité des mouvements féministes (Castells, *op. cit.*), mais aussi leur faiblesse.

La valeur et la vigueur de ce concept se nourrissaient de son caractère général, qui devait inclure toutes les femmes du monde. Cependant, l'engagement théorique et politique d'un féminisme toujours à la recherche du fondement universel de la féminité (ou au moins des caractères universellement partagés par la condition féminine) a fait encourir le risque qui perdure de rendre vaine la

charge libératrice du postulat de la construction culturelle des appartenances de genre. Je crois que la plupart des incertitudes théoriques et des tensions politiques à l'intérieur des mouvements féministes dérivent de cette aporie irrésolue.

Je voudrais essayer d'examiner cette contradiction plus en détail. Certaines spécialistes américaines proposèrent le concept de genre dans les années 1970 et, grâce à l'hégémonie politique et culturelle du monde anglophone, elles réussirent à l'imposer, en surestimant l'originalité de leur conceptualisation. Par exemple, encore en 2000, dans la préface à l'édition italienne de *Sexual Meanings*, paru en 1981, Ortner et Whitehead insistent sur le fait que « l'idée fondamentale du livre – que le genre et la sexualité sont des constructions culturelles – était en ce temps-là plutôt innovante » (2000 : 65), sans se rappeler que « on ne naît pas femme : on le devient » est une thèse formulée et argumentée dès 1949⁵. De toute façon, à l'époque de son introduction au cours des années 1970, le terme « genre » devait servir à souligner l'origine culturelle et non biologique des différences sexuelles, le modelage culturel et relationnel des rôles sexuels, et donc le caractère appris et non inné de la plupart des caractéristiques sexuelles, et leur potentielle plasticité. Par conséquent, « plus qu'un code binaire, le genre est aussi un code qui implique réciprocité, dialectique constante entre ses composantes de base [...] ». Hommes et femmes, masculin et féminin, relations et interactions, enfin les modalités d'existence de ces deux types d'expérience humaine modifient au cours du temps leur rapport entre eux et avec le monde. Tout ceci est inclus dans le statut du mot « genre ». C'est ainsi qu'écrivaient,

⁵ Je fais allusion à Simone de Beauvoir. Mais on pourrait construire une généalogie plus riche en remontant jusqu'à Mary Wollstonecraft et à Stuart Mill, sans oublier l'anthropologue authentiquement américaine Margaret Mead. J'indique seulement un titre, lui-même authentiquement américain (Freedman, 2007), qui prouve que certaines sources sont connues aux États-Unis aussi. Mais en ce qui concerne le concept de genre, comme l'ont remarqué Piccone Stella et Saraceno (*op. cit.*), les féministes ont souvent ignoré les résultats importants obtenus par la sociologie et, plus encore, par l'anthropologie.

en 1996, Piccone Stella et Saraceno pour résumer plus de vingt ans de débat sur le sujet (*ibid.* : 9) et pour souligner les implications relationnelles et dynamiques du concept. Cependant, la question de la subordination des femmes à la domination masculine, d'où est partie la réflexion féministe, ne revêt plus une grande importance, du moment qu'elle est remplacée par la question de la définition du genre féminin.

Quelques auteures ont proposé la maternité comme étant l'élément qui identifie le genre féminin : la maternité pas seulement comme destin biologique, mais aussi comme parcours de formation pour structurer la personnalité féminine au niveau psychique. Selon la théorie de Nancy Chodorow (1978), le *care* est la qualité distinctive, la vocation et la mission des femmes. Mais cette pensée, exprimée avec finesse et prudence, n'a pas mis la théorie à l'abri des interprétations radicales, comme nous le verrons ensuite.

Le deuxième mode d'identification des caractéristiques de la femme a été développé par les philosophes et les féministes françaises, italiennes et américaines à travers la pensée de la différence. L'identité féminine est au centre d'une contradiction tragique : tandis que le sujet féminin s'exprime seulement comme « identité sexuée dans la différence » (Cavarero, 1987), le genre masculin, en s'appropriant de façon exclusive la production symbolique, impose le masculin comme sujet unique et absolu, neutre et universel, et empêche les femmes de penser le monde et leur place dans le monde de manière autonome ; bref, de s'autoreprésenter. La pensée de la différence qui trouve sa source dans les études d'orientation psychanalytique de Luce Irigaray (1985) renvoie à un problème important du point de vue de la théorie anthropologico-culturelle : en substance, dans la thèse de la différence, le pouvoir masculin n'est pas fondé sur une supériorité physique ou intellectuelle ontologique, mais sur le contrôle des instruments de production et de reproduction culturelle. En outre, toujours selon cette thèse, le pouvoir des hommes s'établit et se reproduit grâce à sa capacité à structurer les identités des hommes et des femmes au niveau de l'inconscient. Cependant, la théorisation du corps féminin « sexuée dans la différence » n'évite

pas les risques d'interprétations essentialistes et ne reconnaît pas le poids des variations historiques très importantes comme celles mises en évidence par Barbara Duden (1994) à propos de la « naissance » du corps féminin moderne à partir du XVIII^e siècle et de celle, contemporaine, du fœtus.

Par contre, la question des variations de la condition féminine, dans des contextes historiques spécifiques, est bien connue par les spécialistes, qui donnent au concept de genre son sens originaire de « construction culturelle ». Cette conception (probablement la plus influencée par les recherches anthropologiques) partage avec l'anthropologie inspirée par Boas le risque de tomber dans les apories d'un relativisme absolu ; risque qu'il faut éviter parce que, nous l'avons vu, la question du dénominateur commun de la condition féminine se posait (se pose encore ?) en termes dramatiques d'urgence politique. La thèse du genre comme construction culturelle exclut la possibilité d'identifier un dénominateur commun dans la structure biologique de la femme. Dans un essai de 1994, qui témoigne de la maturité du débat féministe, Lydia Nicholson développe une critique forte et intelligente du fondamentalisme biologique qui connote l'approche de Chodorow, en les distinguant, toutefois, d'un grossier déterminisme biologique ; en ce qui concerne le féminisme de la différence, l'auteure dit aussi, qu'il est vicié par le fondamentalisme biologique.

Sa critique intègre le refus des féministes appartenant à des minorités et reprend une formulation de Spelman : les analyses additionnelles de la discrimination sexuelle et radicale. Selon ces analyses additionnelles : « Toutes les femmes sont opprimées par le sexisme, certaines sont, en plus, opprimées par le racisme » (Spelman, *in* Nicholson 1996 : 45).

À la fin de son analyse critique Nicholson avance deux remarques. La première, la plus argumentée, propose de renoncer à l'« arrogance sémantique » des féministes blanches occidentales de la classe moyenne. Puis, en référence aux théories linguistiques de Wittgenstein, elle suggère d'utiliser le terme « femme » en sachant que son sens n'est pas donné « à travers la détermination d'une caractéristique spécifique ou d'un ensemble de caractéristiques

spécifiques, mais à travers l'élaboration d'un réseau complexe de caractéristiques, où des éléments différents sont présents dans des cas différents » (Nicholson, 1996 : 62). L'autre remarque, faite en passant, reconnaît que le féminisme de la différence, même si c'est de manière limitée, « a aidé plusieurs femmes à comprendre leurs conditions de vie en termes sociaux plutôt qu'en termes idiosyncratiques » (*ibid.* : 61).

La position de Nicholson définit le genre comme une construction culturelle contre les réductionnismes biologiques et psychologiques. À partir du particularisme historique théorisé par Boas, elle allie le relativisme culturel avec la théorie sémiotique en rapprochant, de cette façon, la problématique du genre à la pensée soi-disant postmoderne. Le modelage culturel de l'appartenance sexuelle est conçu comme un processus autonome de production de symboles et de signes. La contradiction entre « être toutes semblables » et « être toutes différentes » semble apparemment résolue ; en effet, cette contradiction explose chaque fois que la relation entre femmes passe de la pratique théorique et/ou du rapport personnel à l'intérieur de petits groupes à des pratiques politiques qu'impliquent les niveaux économiques, sociaux, matériels de la condition féminine et donc de la société (Fraire, 2007).

L'interprétation psychologique et psychanalytique des processus de production culturelle du genre, et celle qui considère la culture comme un processus autonome de production de symboles et de signes, renvoient à deux questions cruciales pour l'anthropologie culturelle. La première est celle des processus de construction de l'hégémonie et par conséquent du rôle revêtu par les notions, les valeurs et les symboles sur le plan de la production et de la reproduction de la domination masculine ; la deuxième, que l'on peut considérer comme un corollaire de la première, est celle de l'acceptation des rapports de domination par les femmes que l'on pourrait définir comme subalternes par disposition.

Le champ très riche de la production théorique a suscité plusieurs problèmes. L'interprétation de la condition féminine en termes économiques ou económico-sociaux, ne serait-ce que pour critiquer le réductionnisme économique et l'histoire du mouvement

d'émancipation d'inspiration marxiste, est un sujet peu abordé dans le cadre des études de genre aux États-Unis⁶. En Europe, la situation est différente, que ce soit dans les études féministes ou dans les recherches sur les femmes conduites par l'anthropologie et par la sociologie. La référence à la théorie marxiste a été pour chaque recherche plus ou moins directe mais l'attention réservée aux rapports entre femmes, économie et société, a été constante et a alimenté différents courants d'études. L'un a exploré les potentialités émancipatrices du travail féminin extra-ménager rétribué, en obtenant des résultats non univoques, mais également intéressants et en soutenant, au moins en Italie, les lois pour sauvegarder l'égalité des opportunités et celles qui prévoient l'accès des femmes aux métiers et aux professions (Boserup, 1982 ; Marcuzzo & Rossi Doria, 1987).

Le deuxième courant, d'inspiration marxiste, a analysé la reproduction et son rapport avec la production. En Italie, la réflexion sur ce sujet a produit des résultats différents. Les activités liées à la reproduction et le travail féminin extra-ménager socialement défini et réglementé comme substitutif du travail masculin ou complémentaire au budget familial (donc mal payé et résiduel) ont été considérés comme des formes d'exploitation sociale des capacités productives des femmes (Chisté *et al*, 1979) ; mais en même temps ils ont été analysés comme un niveau économique sur lequel est fondée une production culturelle féminine autonome, une conscience sociale féminine qui n'est pas

⁶ Parmi les rares spécialistes américaines du genre qui prennent en compte le rôle des institutions et des rapports économiques, il faut mentionner Scott (1988). Je crois que l'insuffisance de réflexions et d'analyse sur le sujet économique n'est pas due seulement à l'influence de la pensée postmoderne et au climat culturel de la Guerre froide, ni au maccarthysme et à la chasse aux communistes ; je pense qu'il faut la relier aux traits constitutifs du mythe de fondation de l'*American way of life* et à la conception du triomphe de l'individu sur les lois de l'économie incarnée par la figure du *self made man*. Au sujet de la misogynie « constitutive » de la tradition culturelle américaine, je fais allusion à Faludi (2009).

totalement déterminée par la domination masculine, appelée pragmatisme des femmes (Signorelli, 1990, 1993).

Le concept de « double présence », proposé pour ne pas dissimuler le travail féminin, témoigne de la présence toujours plus importante des femmes dans le cycle de la production, tandis que la charge de la reproduction demeure constante (Balbo, 1978). En même temps, la définition de « travail de *care* », utilisée pour indiquer la tâche de la reproduction, s'est diffusée et généralisée (Balbo, 1991). Ces deux termes, « double présence » et « travail de *care* », qui sont couramment utilisés, ne sont pas exempts d'une sorte d'indétermination.

Le terme « présence » veut valoriser la position centrale de la femme dans les mécanismes productifs et reproductifs ; de plus, cette définition met en évidence la dimension active, et non passive, du travail féminin, même s'il semble peu valorisé et reconnu. Mais le terme « présence » paraît sous-entendre que le *statu quo* des rapports de production peut être modifié par la reconnaissance de l'existence de la femme dans le monde du travail ; en même temps, en supprimant le terme « travail », on risque de ne pas comprendre que la double présence implique des journées de travail de 14 heures ou même 16 heures ; bref, la double présence apparaît, avant tout, comme un double travail payé comme un travail unique. Et ce double emploi soustrait du temps et de l'énergie à celle qui l'exerce.

Le terme *care*, très flou au-delà des frontières italiennes, renvoie à une condition de travail structurellement ambiguë. En effet, le *care* inclut des typologies et des prestations différentes. Parmi ces prestations, il y en a qui sont assez complexes. Par exemple, il faut qu'une femme soit très compétente et équilibrée du point de vue affectif pour enseigner les règles de la vie en commun aux enfants sans leur provoquer des névroses pour la vie, ou encore pour aider une personne âgée et proche de la fin à surmonter les abîmes de l'angoisse. Il faut en outre qu'elle soit créative puisque chaque cas exige une approche différente ; elle devra aussi être diplomate pour jouer le rôle de médiateur avec les gens qui voudraient interférer dans son travail. Enfin, elle doit être disponible,

quelquefois même oblatrice. Il est sûr que ces prestations sont très gratifiantes au niveau de la réalisation personnelle ; il est sûr aussi qu'elles donnent beaucoup de satisfaction. Mais le travail de *care* n'est pas caractérisé seulement par la gratification. Les soins donnés aux parents ou dans un contexte professionnel impliquent une gamme assez vaste de prestations, destinées aux corps et aux besoins physiques des corps, notamment en ce qui concerne les déjections et la saleté produites par les corps ; prestations fatigantes, répétitives, peu gratifiantes, qui salissent et qui ne sollicitent pas l'imagination et la créativité. L'identification culturelle entre ces deux formes de soins a toujours masqué la phase que je définis comme « exclusivement matérielle » du travail, phase qui, de manière subreptice, finit par absorber la dimension interpersonnelle et relationnelle du travail. Sur la base de cette superposition, l'axiome de la disposition naturelle de la nature féminine pour le travail de *care* est devenu crédible, jusqu'à consolider la complexe et robuste construction culturelle qui a imposé le *care* comme vocation et terrain de la moralité féminine : c'est pourquoi dans notre culture refuser la phase matérielle du travail équivaut à le refuser *in toto*, et par conséquence à être femmes « immorales ».

Bref, je crois que le souci de construire une conceptualisation capable de s'adapter aux conditions de vie de toutes les femmes et, en même temps, d'être exempt de déformations idéologiques risque de donner lieu à des concepts flous qui laissent dans l'ombre les asymétries et les dynamiques de pouvoir entre femmes, et entre femmes et hommes.

Cependant, le long débat sur le travail et sur le double travail des femmes n'est pas un « héritage sans testament », au moins en Italie et dans le milieu de la réflexion théorique. Récemment un groupe de femmes qui travaille à la Libreria delle Donne à Milan a produit un document intitulé *Immagina che il lavoro*. Ce document ne s'adresse pas aux femmes, mais « à tous », ne propose pas la valorisation du travail de *care* comme emploi féminin, mais revendique « l'ambition de lier production et reproduction » (*Quaderni di via della Dogana*, 2009). Je voudrais ajouter la formulation du problème des rapports entre femmes et hommes proposée par John

Tosh il y a quelques années : « Presque toutes les formes patriarcales de l'histoire sont nées de besoins psychiques liés à la perception des avantages matériels qui dérivent du pouvoir sur les femmes » (1996 : 94). La pensée de Tosh, qui conjugue les besoins psychiques et les avantages matériels du seul universel masculin, a le mérite de nous interroger sur les raisons historiques de la reproduction de l'identité masculine comme identité dominante, titulaire de la faculté de contrôle grâce à la soumission de l'autre par excellence, c'est-à-dire de la femme (Castells, *op. cit.* ; Faludi, *op. cit.* ; Leiss & Paolozzi, 2009). Pour conclure, le concept de genre, par rapport à la très complexe question des rapports sociaux entre les sexes telle qu'elle est traitée dans les textes cités, me semble irrémédiablement insuffisant.

Mais d'autres données compliquent le cadre d'analyse. Il y a des faits qui poussent à nous interroger sur l'existence de formes de résistance féminine plus « atypiques » et souterraines. La première forme de résistance (la plus significative) que je voudrais signaler, au moins en Italie, est la diminution vertigineuse des naissances. Le taux de natalité italien est de 1,3%, l'avant-dernier parmi les plus bas d'Europe ; et encore bénéficie-t-il de l'apport des femmes immigrées. Il est clair que les tendances démographiques d'une population de dizaines de millions d'habitants ne sont pas réductibles à des enchaînements de causes simples. Il faut souligner que depuis plusieurs années les recherches anthropologiques et sociologiques signalent la conviction généralisée parmi les femmes italiennes que « l'époque n'est pas favorable pour mettre un enfant au monde » (D'Aloisio, 2007 ; Oppo *et al.*, 2000). Une conviction admise avec regret et accompagnée de sentiments de culpabilité. La naissance d'un enfant est perçue comme un événement exceptionnel, objectivement et subjectivement. Autour de ces naissances rares, vécues par les géniteurs et les parents comme des occurrences extraordinaires, sinon uniques de leur vie, on reconnaît la formation d'une nouvelle série de significations, de valeurs et de pratiques de la parentalité comme autoréalisation personnelle. De la parentalité, pas de la maternité. Dans ce contexte, la parentalité est un ensemble de compétences non données, mais qu'il faut apprendre. Cela remet

en question l'idée du *care* comme vocation féminine en impliquant le père aussi dans les pratiques de soin des enfants. De cette façon, le domaine du *care* cesse d'être le monopole exclusif des femmes et devient le terrain où les hommes peuvent expérimenter le poids du travail domestique mais aussi la dimension affective et émotive du rapport avec les enfants.

Cependant, le surnom moqueur de *mammo*, donné aux jeunes pères qui changent les couches des bébés et qui préparent les biberons, peut être considéré comme un indice du fait que cette figure est encore perçue d'un point de vue culturel comme *monstrum*, c'est-à-dire un sujet socialement difficile à situer, à la valeur morale douteuse, à qui on applique le léger exorcisme de la dérision.

Par contre, en opposition à la valorisation de la parentalité des deux sexes, on assiste à la mise en marche d'une autre forme de « résistance » ambiguë. Elle est encouragée par l'Église catholique et par les coalitions politiques qui confirment leur conception de la maternité comme destin féminin. Si d'un côté le principe de l'égalité des chances n'exclut pas l'emploi des hommes dans les travaux de soin, d'un autre l'aptitude au soin, reconnue presque exclusivement aux femmes, devient l'élément idéologique qui sert à délimiter une sorte de segment réservé du marché du travail (Maluccelli, 2007 ; Manuzzi, 2009). Cependant, la présence massive des femmes immigrées dans le domaine du *care*, que ce soit dans l'aide à domicile, à l'hôpital ou dans les maisons de santé publiques et privées, interroge une possible réorganisation interne des professions de soin qui prévoit la séparation des prestations qualitatives, assignées à des figures professionnelles de nationalité italienne, des prestations matérielles, confiées aux femmes immigrées.

D'ailleurs, les femmes immigrées sont souvent employées comme travailleuses dans des familles (à mi-temps ou à temps complet) par des femmes italiennes, pas toujours aisées, qui refusent d'exécuter la partie matérielle des travaux de soin, même si elles n'ont pas d'enfants ou de personnes âgées à garder.

Enfin, une énième question s'impose dans le contexte des migrations des femmes. Les flux consistants composés de femmes

seules qui émigrent de l'Europe de l'Est, de l'Afrique, des Philippines, des pays sud-américains vers l'Europe occidentale ou vers l'Amérique du Nord ont mis au centre du débat la question de la relation possible entre émigration et émancipation féminine. Il reste à s'interroger sur le sens du terme émancipation étant donné que la plupart des flux migratoires sont absorbés par deux secteurs du marché mondial du travail : les services aux personnes et la prostitution (Carchedi *et al*, 2000 ; Miranda, 2008 ; Morokvasic, 2010). Comment peut-on interpréter ce phénomène ? On peut supposer que les femmes qui vivent dans les pays les plus riches se « libèrent » des travaux les plus vieux du monde grâce à ces femmes qui ne sont pas en mesure de pouvoir les refuser.

Pour nous interroger sur ces faits, il faut formuler une conceptualisation plus articulée que le concept de « genre », afin de rendre possible son héritage.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALBO L., 1978. « La doppia presenza ». *Inchiesta*, 32 : 3-11.
- BALBO L., 1991. *Time to care. Politiche del tempo e diritti quotidiani*. Milan, Franco Angeli.
- BEAUVOIR S. de, 1976 [1949]. *Le deuxième sexe*. Paris, Gallimard.
- BERTIOTTI T., SCATTIGNO A. (dir.), 2007. *Il femminismo degli anni '70*. Rome, Viella.
- BOSERUP E., 1982 [1970]. *Il lavoro delle donne. La divisione sessuale del lavoro nello sviluppo economico*. Turin, Rosenberg & Sellier.
- CARCHEDI F., PICCIOLINI A., MOTTURA G., CAMPANI G., 2000. *I colori della notte. Migrazioni, sfruttamento sessuale, esperienze di intervento sociale*. Milan, Franco Angeli.
- CASTELLS M., 1999 [1997]. *The Information Age: Economy, Society and Culture*. Vol. II, *The Power of Identity*. Oxford, Blackwell.

- CAVARERO A., 1987. « L'elaborazione filosofica della differenza sessuale », in MARCUZZO E., ROSSI-DORIA A., (dir.), *La ricerca delle donne*. Turin, Rosenberg & Sellier.
- CHISTÉ L., DEL RE A., FORTI, E., 1979. *Oltre il lavoro domestico. Il lavoro delle donne tra produzione e riproduzione*. Milan, Feltrinelli.
- CHODOROW N., 1978. *The Re Production of Mothering: Psychoanalysis and the Sociology of Gender*. Berkeley, University of California Press.
- COLLIN F., 2001. « Un'eredità senza testamento », in QUADERNI DI VIA DELLA DOGANA, *Un'eredità senza testamento. Un'inchiesta di « Fempress » sui femminismi di fine secolo*. Milan, Libreria delle donne : 21-24.
- D'ALOISIO F., 2007. *Non sono tempi per fare figli. Orientamenti riproduttivi nella bassa fecondità italiana*. Milan, Guerini.
- DUDEN B., 1994 [1991]. *Il corpo della donna come luogo pubblico. Sull'abuso del concetto di vita*. Turin, Bollati Boringhieri.
- FALUDI S., 2009. *Il sesso del terrore : mito e mosoginia in America*. Rome, ISBN.
- FREEDMAN E. B. (dir.), 2007. *The Essential Feminist Reader*. New York, The modern Library.
- FRAIRE M., 2007. « Donne nuove: le ragazze degli anni 70 », in BERTILOTTI T., SCATTIGNO A. (dir.), *Il femminismo degli anni '70*. Rome, Viella : 69-79.
- IRIGARAY L., 1985. *Etica della differenza sessuale*. Milan, Feltrinelli.
- ISTITUTO NAZIONALE DI STATISTICA, 2009. *L'Italia in cifre*. Rome.
- LEISS A., PAOLOZZI L., 2009. *La paura degli uomini. Maschi e femmine nella crisi della politica*. Milan, Il Saggiatore.
- LIM LEN L., 2010. « Traite, demande et marché du sexe », in FALQUET J. et al (dir.), *Le sexe de la mondialisation. Genre, classe, race et nouvelle division du travail*. Paris, Presses de la Fondation nationale de sciences politiques : 165-178.
- MALUCCELLI L., 2007. *Lavori di cura. Cooperazione sociale e servizi alla persona*. Bologne, Il Mulino.

- MANNUZZI P.** (dir.), 2009. *I corpi e la cura. Educare alla dimensione corporea della relazione nelle professioni educative e sanitarie*. Pise, Edizioni ETS.
- MARCUZZO C., ROSSI-DORIA A.** (dir.), 1987. *La ricerca delle donne*. Turin, Rosenberg e Sellier.
- MIRANDA A.**, 2008. *Migrare al femminile*. Milan, McGraw-Hill.
- MOROKVASIC M.**, 2010. « Le genre est au cœur des migrations », in **FALQUET J. et al** (dir.), *Le sexe de la mondialisation. Genre, classe, race et nouvelle division du travail*. Paris, Presses de la Fondation nationale de sciences politiques : 105-120.
- NICHOLSON L.**, 1996 [1994]. « Interpreting Gender », *Signs: Journal of Woman in Culture and Society*, vol. I, n. XX : 79-105.
- OPPO A., PICCONE STELLA S., SIGNORELLI A.** (dir.), 2000. *Maternità, identità, scelte. Percorsi dell'emancipazione femminile nel Mezzogiorno*. Naples, Liguori.
- ORTNER S. B., WHITEHEAD H.** (dir.), 2000 [1981]. *Sesso e genere. L'identità maschile e femminile*. Palermo, Sellerio.
- PICCONE STELLA S., SARACENO C.**, 1996, « Introduzione », in **PICCONE STELLA S., SARACENO C.**, *Genere, la costruzione sociale del femminile e del maschile*. Bologne, Il Mulino : 7-39.
- PUCCINI S.**, 2009. *Nude e crudi. Femminile e maschile nell'Italia di oggi*. Rome, Donzelli.
- QUADERNI DI VIA DELLA DOGANA**, 2001. *Un'eredità senza testamento. Inchiesta di Fempress sui femminismi di fine secolo*. Milan, Libreria delle Donne.
- QUADERNI DI VIA DELLA DOGANA**, 2009. *Immagina che il lavoro*. Milan, Libreria delle Donne.
- RUSSEL B.**, 1966. *Matrimonio e morale*. Milan, Longanesi.
- SARACENO C.** (dir.), 1996. *Genere. La costruzione sociale del femminile e del maschile*. Bologne, Il Mulino : 7-37.
- SCOTT J.**, 1988. *Gender and the Politics of History*. New York, Columbia University Press.

- SIGNORELLI A., 1990. « Il pragmatismo delle donne. La condizione femminile nella trasformazione delle campagne », in BEVILACQUA P. (dir.), *Storia dell'agricoltura italiana in età contemporanea*. Venise, Marsilio : 625-659.
- SIGNORELLI A., 1993. « Ancora sul pragmatismo delle donne », in GINATEMPO N. (dir.), *Il prisma femminile sulla questione meridionale*. Messina, Gelka : 67-77.
- SOFFICI P., 2010. *Ma le donne no. Come si vive nel paese più maschilista d'Europa*. Milan, Feltrinelli.
- TOSH J. 1996 [1994]. « Come dovrebbero affrontare la mascolinità gli storici ? », in PICCONE STELLA S., SARACENO C., *Genere, la costruzione sociale del femminile e del maschile*. Bologne, Il Mulino : 67-93.

Résumé

Trois sortes de faits encouragent un retour critique sur le concept de genre. Premièrement, la prétendue crise des mouvements des femmes ; deuxièmement, en tant que concept le genre a été banalisé et stéréotypé par ses emplois dans des contextes variés, social, culturel et politique ; troisièmement, en Italie, du moins, la condition des femmes empire sur le marché de l'emploi et dans la vie quotidienne, tandis que sous la loi de Monsieur Silvio Berlusconi, les mass media privés et publics sont vantés pour leur diffusion d'un modèle d'émancipation de la femme jeune et glamour qui gagne de l'argent et acquiert du succès en vendant (de différentes façons) son corps. Une majorité d'Italiens, hommes et femmes, semblent accepter ce modèle.

Alors que toutes sortes de raisons rendent cette situation possible, l'auteure suggère qu'il peut être utile de discuter le statut théorique et l'usage pratique de certains concepts clés comme « genre », « double signification du service à la personne », « *care* ». La discussion est développée dans la seconde partie de l'article.

Mots-clefs : genre, travail des femmes, émancipation, soin, *care*.

Summary

Is Gender still a useful concept?

Three types of facts encouraged a critical review of the concept of gender. First, the admitted crisis of women's movements; second, as a concept gender has been trivialized and stereotyped by its uses in contexts of any kind, social, cultural and political; third, at least in Italy women's condition is getting worse in the labour market and in the everyday life while under the rule of mister Silvio Berlusconi, private and public mass media are publicizing as emancipated a model of young glamour girl, who gets success and money selling (in many different ways) her body. A majority of Italians, males and females, seem to accept this pattern.

While many causes gave rise to this situation, the Author suggests that it can be useful to discuss the theoretical status and the practical uses of some key concepts as gender, double attendance, *care*. This discussion is developed in the second part of this paper.

Key-words: gender, women's work, emancipation, *care*.

* * *